N° 83-84-85 (2ème semestre 1998)

ISSN 0220-3543

G.R.E.C.

Bulletin du Groupe de Recherches et d'Etudes du Clermontais
(Revue culturelle de la Moyenne Vallée de l'Hérault)

Tombe IV

Tombe VII

Nécropole de Saint-Peyre de Rougas à Clermont-l'Hérault

(fouilles 1976, J. Belot)

Intérieur tombe VII

TERRE NOYÉE

Ce matin là, poussée par le vent marin, une informe masse de nuages pesait sur les terres rouges de la vallée du **Salpégou**. De toute la nuit, les averses n'avaient cessé de s'abattre avec violence. Des pentes au dessus du village ruisselait une eau couleur de lie qui bouillonnait dans les caniveaux des rues. Depuis une semaine, ce temps pluvieux persistait. On était en octobre, à la saison des grosses précipitations d'équinoxe.

Prévenu par les services départementaux de la Météo, le maire de **Gorgelieu** avait de bonne heure réuni une partie de son Conseil Municipal. Une hausse importante du niveau des eaux était annoncée dans le bassin versant du **Salpégou**. Il était rappelé aux autorités locales de faire preuve d'une vigilance extrême auprès de la population sur les parties de leur territoire communal destinées à être noyées.

En réalité, le village de **Gorgelieu** n'était d'aucune façon menacé d'inondation. Il égrenait au pied de la montagne les grappes de ses vieilles demeures à bonne distance du lit du cours d'eau. Et jamais, au grand jamais, de mémoire d'homme, à part le gonflement momentané d'un ruisseau, il n'aurait été question d'un risque de crue à **Gorgelieu**, si la mise en eau du barrage qui venait d'être construit dans un étranglement de la vallée n'allait transformer le fond de la cuvette en un vaste plan d'eau. L'événement ne prenait pas les habitants à l'improviste. Ce barrage, le projet en avait été lancé il y avait une vingtaine d'années. Une idée jaillie du cerveau d'un promoteur inspiré ou tout simplement d'un visionnaire obscur. Peu importe ! L'idée avait fait son chemin. Elle était en effet géniale.

De ces idées, il en naît chaque jour dans l'imagination des hommes. Le plus souvent, elles s'évaporent comme la rosée au soleil des réalités, leur audace chimérique se brisant sur l'écueil de leur financement. L'idée d'un barrage sur le **Salpégou** dut son succès à l'émerveillement qu'elle suscita dans les esprits. Y voyant la grande affaire de leur mandat, les élus répandirent leur fièvre dans les bureaux de l'Administration dont les dossiers aussitôt s'embrasèrent. Il y avait de quoi !

Un immense lac bleu s'étendrait à la place d'une aride cuvette de roches rouges calcinées par les soleils de l'été, burinées par le gel, érodées par les vents et les pluies. Sur les rives de la future retenue, un eldorado touristique allait réveiller la torpeur campagnarde. Un élan d'activité animerait le pays. L'horizon s'éclairait de lendemains dorés. De quoi électriser les volontés.

Certes critiques, désapprobations, obstructions de toutes sortes ne marquèrent pas. Mais, à part quelques grincheux irréductibles, la manne des dédommagements pécuniaires eut raison du dernier carré d'opposants. Et le barrage s'était fait.

"Des pleutres ! Des capitulards ! Des traîtres ! qu'est-ce qu'ils ont dans le ventre !" bougonnait le vieil Odilon PESTRE. Ce n'était pas lui qui se serait vendu pour quelques billets de banque. "Et alors, c'était-il pensable ? Bazarder les terres ! Noyer le passé ! Brader le pays !" Lui se faisait un honneur d'avoir rejeté tout compromis.

Ce farouche jusqu'au-boutisme n'avait pas empêché l'énorme muraille en arc de cercle de s'ancrer jour après jour dans le goulet rocheux. Le refus, d'un vieux borné, de céder son bout de vigne au bord de la rivière n'était pas un obstacle capable de contrecarrer la réalisation d'un ouvrage porteur de tant d'avenir. Quand le contestataire viendrait à résipiscence, il lui serait versé au même titre qu'aux autres la juste somme compensatoire qui lui revenait. "Foin de ce marchandage ! Je ne serai jamais un Judas Iscariote" grondait-il entre les dents. Et il partait, crachant à terre, haletant, le regard de biais, cassé en deux, courbé sur sa canne taillée dans un inflexible rejet de chêne.

Sous la grisaille bruineuse du ciel, Marie LARBOIS descendait la rue. Elle venait de la place où épicier, boucher et poissonnier ambulants avaient déployé leurs étals à l'abri de leur tente. Un lourd cabas accroché à un bras et son parapluie replié sous l'autre, elle marchait à petits pas vifs et rapides, en prenant garde toutefois de ne pas glisser sur la chaussée mouillée.

Marie LARBOIS, un petit bout de femme dans la trentaine, nerveuse, le teint brun, le visage étroit de la Languedocienne, les cheveux frisottés, l'œil en éveil, et par dessus tout, l'air avisé et décidé. Habillée de gris et de mauve, car elle avait dernièrement perdu sa mère. Sinon, elle aime la fantaisie et les couleurs claires. Son mari travaille à l'Équipement. Ses deux garçons vont chaque matin en car au collège de **Montrelau**, le chef-lieu du canton. Elle a à la maison son propre père, encore alerte, qu'elle seconde à la culture de leurs quelques vignes. Elle ne demeure pas sans rien faire. Et si ce n'était que ça ! Elle a promis à sa mère mourante de s'occuper du grand-oncle Odilon, Odilon PESTRE, ce célibataire de quatre-vingt dix ans qui vit seul dans sa maison à la sortie du village depuis la mort de sa propre mère.

Ce grand-oncle, un personnage hors du commun, à qui on a toujours porté dans la famille une étrange considération, malgré tous ses écarts de vie. Dans le temps, il aurait fait des études, ce qui n'était pas si courant à l'époque. Une liaison dans les colonies, avec une soi-disant princesse, lui avait valu une notoriété assez insolite. Pendant la guerre, il aurait été amoureux de la femme de son frère, la propre grand-mère de Marie LARBOIS, (le frère était prisonnier). Était-ce prouvé ? Il aurait sauvé la maisonnée de la misère... Une de ces histoires de famille fort obscure.

©Groupe de Recherches et d'Études du Clermontais (G.R.E.C.) : https://etudesheraultaises.fr (Tous droits réservés)

Ce n'est pas Marie LARBOIS qui va perdre son temps à vous démêler cet écheveau. Elle qui ne cesse de courir en se demandant comment font les autres pour avoir le temps de flâner. Le vieil Odilon devrait s'estimer heureux d'avoir une petite-nièce toute à sa dévotion. En a-t-il seulement conscience ? Elle ne compte pas ses allées et venues depuis le haut du village où elle habite jusqu'au vieux mas, tout en bas du village, où le bonhomme se terre.

Marie, où cours-tu si vite par un temps pareil ?

Marie s'est arrêtée, bien qu'elle en ait peu envie. Elle est anxieuse, ce matin. Et pressée comme jamais. Elle s'est déjà attardée. Et ce temps détraqué qui n'arrange rien ! C'est cette bavarde de Pauline GALURIER qui l'a interpellée du seuil de sa porte. Comme toujours, elle devait épier son passage. Impossible de l'éviter, la bonne *tapette*. Elle est déjà au milieu de la rue, accourant vers la passante, accrocheuse et collante comme une sangsue, avide de lui pomper tout ce qu'elle pourra lui soutirer.

- Où veux-tu que je coure ? lui dit Marie. *Tu le sais bien où je cours !*

- Pour le savoir, je le sais. Mais, à te voir marcher à cette allure, j'ai eu peur qu'il ne lui soit arrivé quelque chose.

- Que veux-tu qui lui soit arrivé ? Lui, malade ? Il nous enterrera plutôt ! Tiens, regarde tout ce que je lui porte : une tranche de bœuf, du merlan, des raviolis, un pan de saucisse fraîche, du jambon, deux camemberts, une boîte de cassoulet, une autre de petits pois... Il n'en fera pas la semaine !

- Grand Dieu ! A son âge ! Mais ça va le crever !

- Pense-toi ! C'est chaque fois pareil. Il a un estomac à digérer du fer.

- Mais alors, dis-moi. Tu as entendu ce qui s'est publié, ce matin. L'eau arrive au ***Perdigal*** *à cette heure. Ca ne t'inquiète pas ? Comment va-t-il le prendre ? Le terrain est encore à lui. Pourvu qu'il n'en ait pas un coup de sang ! Il te faudrait le lui annoncer avec précaution.*

- Ah, je prendrai des gants !... D'ailleurs, je devine qu'on ne m'a pas attendu pour le mettre au courant. D'autres ont dû s'en charger, et mieux que moi ! Et puis, il le sait assez que, tôt ou tard, l'eau doit arriver. Il n'avait qu'à signer comme tout le monde, au lieu de toute cette simagrée.

Sur ces paroles catégoriques, elle planta la curieuse au milieu de la rue.

Flanqué de quatre mûriers noueux à demi défeuillés, le mas d'Odilon PESTRE, à l'entrée de **Gorgelieu**, n'a pas l'aspect d'un plaisant *cottage*, plutôt celui d'une prison avec le haut mur en blocs de basalte noirs qui enserre la cour d'entrée. Au delà de la sévère bâtisse, le terrain s'en va en pente douce, parsemé de carrés de vignes et de champs, jusqu'au lit de la rivière vaguement discernable, là-bas, dans le creux.

Marie LARBOIS y porta instinctivement ses regards. Bien qu'elle s'attendît à voir l'avancée prévisible de la nappe d'eau, elle ne put réprimer un frisson à la vue du flot qui, déjà, en moins de vingt-quatre heures avait submergé les roseaux et les aulnes de ses rives. Sous l'éclairage livide du ciel, la surface liquide était d'un rouge chocolaté parcouru de reflet blafards. Ce qui n'était qu'un gros ruisseau avait pris l'aspect d'un monstre flasque et visqueux qui progressait en rampant sur l'étendue des terres. Certes, les limites du périmètre inondable étaient depuis longtemps indiquées par des panneaux. Mais l'eau aveugle s'y conformerait-elle ? N'avait-on pas lieu de craindre devant cette avancée sournoise sous la chevauchée des nuages que le flot devenu incontrôlable ne vînt à engloutir à son tour le village, victime de son inconséquente confiance ?

Une question plus immédiate ne tarda pas à tourmenter Marie LARBOIS. Le grand portail de la cour était entrouvert. Quelqu'un avait dû venir de bon matin chez le vieil oncle. Et pourquoi ? Elle se doutait que depuis longtemps cet hypocrite de Faustin prenait plaisir à venir attiser la fureur du vieillard. Le malin, il avait signé, lui, et dans les premiers, et s'était empressé d'encaisser son dû, arguant de son besoin d'argent pour vivre. Est-ce que ce polichinelle ne serait pas là-haut avec le vieux, en train de l'exciter en lui racontant la désolante noyade de sa terre ?

Elle s'élança dans les marches rugueuses de l'escalier faites de plaques de ce schiste vineux qui caractérise le pays. En arrivant sous l'auvent du perron au poutrage de chêne noirci, son inquiétude s'accrut. La porte vitrée du logement battait au souffle humide du vent marin qui s'engouffrait dans le vestibule.

"Odilon ! appela-t-elle. Odilon, es-tu là ? Réponds !"

Il y avait de la frayeur dans sa voix, car elle ne savait que penser de ce silence. Ou plutôt elle redoutait tout à coup que ce ne fût l'indice d'un malheur : le vieillard frappé d'une attaque ou d'une crise cardiaque suite à la nouvelle de l'inondation de sa vigne. Cette éventualité lui coupa la respiration. "Odilon !" appela-t-elle encore, en avançant à pas tremblants jusqu'à la cuisine. A sa vue, le gros chat noir du bonhomme s'enfuit de la table où il achevait de dévorer une épaisse tranche de jambon abandonnée dans une assiette.

- Vaurien, où est ton maître ? Où est-il passé ?

Il restait un doigt de vin au fond d'un verre. A côté, un couteau largement ouvert, son Laguiole, dont la longue lame effilée causa à la jeune femme un haut-le-cœur. Une chaise était renversée, attestant un geste violent. "*Vite*", se dit-elle, *"à la chambre"*. N'allait-elle pas l'y trouver étendu inerte sur le plancher, baignant dans une mare de sang ? Elle était incapable de contenir le tremblement de ses membres.

Ce n'était pas l'idée en elle-même de cette mort qui l'étreignait. Au fond, elle l'escomptait en secret, d'un jour à l'autre, une mort somme toute inéluctable à cet âge. C'était la vision qui l'attendait du cadavre, gisant tout à coup à ses pieds, rigide et grimaçant.

Dans la chambre, le lit était normalement défait. Les vêtements journaliers du vieil homme traînaient sur une chaise. Mais, dans l'armoire encore ouverte, manquait le costume de velours côtelé. Pour quelle raison, avoir mis le beau costume ? Une supposition horrible lui vrilla l'esprit. Serait-il dans cette tenue parti se pendre comme un fou de **Bernach**, l'an passé ? Elle grimpa en haletant au galetas. Des paquets de hardes moisissaient au milieu de malles poussiéreuses. Il faudra au plus tôt jeter toute ces saletés, ne peut-elle s'empêcher de penser en pro-

©Groupe de Recherches et d'Etudes du Clermontais (G.R.E.C.) : https://etudesheraultaises.fr (Tous droits réservés)

menant ses regards. Mais, à aucune poutre, ne se balançait le corps du désespéré.

C'est en redescendant qu'un cri lui échappa. "*Le fusil !*" Oui, son fusil de chasse, qu'elle avait en vain cherché à lui enlever, (c'eut été vouloir lui arracher les entrailles), le fusil n'était plus accroché à sa place dans les escaliers. Elle crut se rassurer en se rappelant en avoir emporté toutes les cartouches. Mais une intuition atroce soudain. Et si quelqu'un lui en avait procuré d'autres. C'était un *ficelle* et un cachottier.

Une pensée affreuse la saisit. *"la cave"*. Il était allé se faire sauter la cervelle devant ses tonneaux de vin. Elle dégringola l'escalier étroit, enfonça presque la porte, éclaira, fouilla du regard la pénombre. A part un courant d'air frais qui agitait les toiles d'araignée, il y régnait un silence de tombe. Mais pas de cadavre sous les douelles. Elle en ressentit un soulagement inavouable.

Elle remonta aussitôt, se souvenant d'avoir laissé son cabas par terre à portée des babines du gros matou.

"Pauvre Odilon", soupira-t-elle en rangeant les provisions dans le buffet, "*c'est bien la peine que le t'aie apporté toutes ces bonnes choses. Où que tu sois à présent, je doute que tu puisses encore en avoir besoin"*.

Promenant un regard désemparé à travers la pièce, elle remarqua l'absence de la grande cape noire d'habitude pendue dans l'angle près de la porte.

Alors tout s'éclaira dans son esprit agité. Tout le drame du vieillard. Elle n'en doutait plus. Il était là-bas, étendu sans vie, au milieu de sa terre noyée où il avait voulu aller mourir. Malgré son impotence, il avait trouvé la force de s'y traîner.

Du haut du perron, elle essaya de distinguer quelque chose au loin, à la surface blême de l'eau. Quelque chose comme un corps qui aurait flotté...

Y courir ? Elle le voulait bien ! Mais qu'y ferait-elle, seule, impuissante, affolée, sous la pluie, dans cette terre détrempée, de toutes parts cernées par l'eau ? Elle serait incapable de soulever cette lourde carcasse inanimée. Il lui fallait trouver de l'aide. Son mari était à son emploi, et son père, peuchère ! mieux valait ne pas lui causer d'émotion. Le mieux, c'était d'avertir la Mairie. Peut-être arriverait-on à temps...?

Ainsi raisonnait-elle en pressant le pas sous l'averse qui de nouveau fouettait le village.

Mais peut-être était-il déjà trop tard ? Ah ! Que n'allait-on pas dire au sujet de cette fin tragique ? N'allait-on pas la tenir en partie responsable ? N'aurait-elle dû depuis longtemps, par plus d'attention et d'habileté, s'employer à raisonner le vieil entêté, le calmer, l'amadouer ? Mais pouvait-on lui reprocher de n'avoir pas fait plus que son devoir ? Elle avait sa conscience pour elle. Elle n'avait pas démérité, non ! Elle aurait voulu les voir à sa place, ces gens exigeants et impitoyables sur la conduite des autres et qui le sont moins en ce qui les concerne...

Elle ne put donner suite à son soliloque. La Pauline venait de se jeter en travers de son chemin. Dans son désarroi, elle n'esquissa aucun geste pour la repousser. Cette présence importune lui arrivait comme un réconfort. Elle lui cria avec un accent de détresse : "*Odilon n'est pas chez lui. Il a emporté son fusil. Je pressens un malheur, Pauline. Un malheur !...*"

Et les voilà toutes les deux courant sous la pluie qui les cingle. Et la Pauline, bien trop heureuse de prendre sa part du drame, débordait de suppositions. "*Il a pris son fusil ! Mais alors, ne se tiendrait-il pas embusqué derrière un mur, prêt à tirer sur le premier venu. Tu sais qu'il en veut à mort au maire...*".

- *Oh non, non, ne dis pas des choses pareilles*, suppliait Marie LARBOIS.

Loin de se calmer, la Pauline imaginait les atrocités les plus noires. C'est surexcitées et ruisselant de pluie que les deux femmes entrèrent à la Mairie.

Le secrétaire fut stupéfait en voyant les deux femmes, au lieu de s'avancer vers le guichet, franchir en coup de vent la porte de service et foncer vers lui, le visage tendu et agressif.

- *Je dois voir le maire sur le champ. Il me faut à tout prix lui parler*, dit Marie LARBOIS d'une traite.

- *Oui, il nous faut absolument voir le maire*, reprit son accompagnatrice. *Il y va de la vie de quelqu'un.*

- *Voyons, voyons, expliquez-vous*, dit le paisible employé en se levant de son siège face à cet assaut inattendu. *Qu'y a-t-il de si urgent ? Veuillez patienter quelques secondes. Monsieur le maire est en ce moment en communication avec la Préfecture.*

- *Il n'y a pas une minute à perdre. C'est grave, c'est très grave*, dit Marie LARBOIS en joignant les mains.

Et Pauline avec sa logique d'autant plus expéditive et péremptoire que l'affaire ne la concernait pas directement : "*La préfecture attendra, monsieur PARLEBO !*"

Et d'un seul mouvement, entrant de part et d'autre les bras tendus du brave homme, "*Mesdames, mesdames, s'il vous plaît !*" elles bondirent sur la porte du bureau principal que la Pauline ouvrit d'une torsion de main énergique. Sur le seuil, à la vue de monsieur Martin assis à sa table de travail et le combiné à l'oreille, elles marquèrent un temps d'arrêt.

Un temps suffisant pour leur permettre d'entendre : "*Oui, monsieur le Préfet, je peux vous confirmer que la situation dans la commune ne pose aucun problème. Toutes les mesures de sécurité ont été strictement appliquées. La population attend dans le plus grand calme la stabilisation du niveau des eaux qui est prévue dans le courant de l'après-midi...*".

Elle ne laissèrent pas à l'édile le loisir de se confondre en formules de politesse.

Revenu de sa stupeur première, le secrétaire devançait les requérantes. "*Ces dames viennent pour une affaire de toute urgence*".

Le maire se leva, sa physionomie satisfaite soudain assombrie et contrariée. "*Puis-je savoir de quoi il retourne ?*"

Un instant plus tard, il avait sorti son auto, mandé son adjoint, requis le garde-champêtre, qui arrivaient tous deux dans une auto de renfort.

"*Montez, montez, mesdames ! En route !*"

Déjà on s'attroupait devant les portes, en s'abritant sous les parapluies. Le nom d'Odilon courait d'une bouche à l'autre.

©Groupe de Recherches et d'Etudes du Clermontais (G.R.E.C.) : https://etudesheraultaises.fr (Tous droits réservés)

- *Il rôderait par les rues, le fusil à la main ?*

- *Pas du tout. Il aurait été se donner la mort à sa vigne."*

- *Le malheureux ! C'était à prévoir.*

On nageait dans l'angoisse et le mystère en regardant les deux autos s'éloigner vers ce qu'on pouvait, dès lors, appeler "*le lac*".

Aucun courant ne semblait mouvoir cette eau glauque qui clapotait perfidement sous le souffle du vent à la surface de ce qui n'avait été jusque-là que pâtures parfumées de thym et chaudes parcelles de vigne. Ce flot étale semblait avoir établi une souveraineté tranquille et définitive sur ces terres que désormais nulle brise n'effleurerait, que nulle herbe ne verdirait, que nul insecte n'enchanterait de ses crissements sous les soleils d'été.

Ils abandonnèrent les voitures à bonne distance de peur de s'embourber. Et c'est alors que, pataugeant à la limite de l'eau boueuse, ils l'aperçurent, silhouette sombre se dressant au dessus de la nappe blafarde.

Tout autour, les ceps de vigne avaient disparu, noyés dans plus d'un mètre d'eau, peut-être un mètre cinquante ou plus haut, là-bas, le long du mur de pierraille sur lequel le forcené s'était juché, ses pieds baignant d'ailleurs dans une bonne épaisseur d'eau. Et il y avait de quoi se demander comment ce vieillard aux pas chancelants pouvait avoir assez de vigueur pour se maintenir en équilibre sur ces pierres instables que l'eau lui cachait. Qui plus est, il allait et venait, agitant les bras et brandissant son fusil. On crut même un moment qu'il allait s'élancer et sauter sur le toit à demi effondré du vieux cabanon.

En voyant son vieil oncle en vie, Marie LARBOIS eut les larmes aux yeux. "*Odilon ! Odilon ! Je suis là ! Nous sommes là ! Tu es sauvé !*"

"*Ahahah !... Ahahah !...*" sembla répliquer en écho la voix sarcastique du vieil oncle.

"*Laisse-moi faire*" dit le maire en s'avançant de quelques mètres dans l'eau, sans aller toutefois jusqu'à noyer ses bottes. Les mains en porte voix, il exhorta le malheureux à ne pas bouger, à rester tranquille. On s'occupait activement de le tirer de sa mauvaise position. Paroles que les nues emportaient hors d'atteinte des oreilles du vieillard. En fait, avait-il seulement envie de les entendre ?

"*Il faudrait le haut-parleur de l'équipe de foot*", suggéra l'adjoint.

- *Qu'on aille le chercher*, commanda le maire.

- *Je ne sais s'il est en bon état de marche*, dit le garde.

- *Ah, voilà des gens débrouillards.*

On se retourna. Antoine et Gaston arrivaient, munis de leurs hautes cuissardes de pêche. On les vit alors s'aventurer avec courage dans le flot rougeâtre. Ils avaient progressé d'une vingtaine de mètres lorsque le bonhomme braqua son arme sur eux et les mit en joue.

Une clameur s'éleva. "*Il va vous tirer dessus. Il en est capable. Revenez. Revenez.*"

- *Eh bien, moi, j'y vais*, s'écria héroïquement Marie LARBOIS d'une voix aiguë. *Moi, il me reconnaîtra. Il ne me tirera pas dessus. J'y vais, même si l'eau doit m'arriver jusqu'au cou !*

Le maire la retint par le bras. "*Pas d'imprudence, Marie. Vous resterez là. Je ne veux pas avoir deux morts sur les bras.*"

Elle éclata en sanglots, "*Mon pauvre Odilon ! Mon pauvre Odilon ! Je ne le reverrai plus vivant*". Il était difficile de savoir jusqu'à quel point cette affliction venait du fond du cœur ou d'une réaction purement nerveuse.

- *Pourquoi ne pas prévenir la gendarmerie ?* émit l'adjoint.

Le maire tiqua. Après son rapport optimiste au Préfet, il ne tenait pas à ce que cet incident s'ébruitât en haut lieu.

- Qu'on appelle plutôt les pompiers de **Monrelau !** dit-il. *Qu'ils viennent avec leur barque !*

Cette solution rasséréna tout le monde. Il suffisait à présent d'attendre, en espérant que, dans l'intervalle, l'irrémédiable ne se produirait pas.

Au-dessus des têtes anxieuses, les nuées sombres poursuivaient leur course échevelée. Les curieux maintenant affluaient, et chacun y allait de ses commentaires chuchotés de peur de déclencher quelque déclic fatal.

Soudain, le silence se fit. Le vieil homme là-bas semblait avoir perdu pied et vacillait d'un jambe à l'autre. Le fusil lui échappa des mains et disparut sous l'eau. Allait-il à son tour culbuter ? Marie LARBOIS poussa un cri. Pauline GALURIER la soutint. Une sourde terreur emplissait les regards.

"*Mais non, mais non, les amis ! On ne m'aura pas comme ça !*" ricanait le vieux singe, en se redressant aussi gaillard qu'un poilu sur le bord d'une tranchée. "*La carcasse d'un vieux PESTRE vaut cent fois la vôtre, tas de trouillards ! Aaah !*"

Maintenant, il tendait ses poings vers l'eau perfide qui l'encerclait, la défiant, défiant l'assistance pressée à la lisière de la terre ferme, défiant les nuages, le ciel, la terre, l'univers entier. Il leur tiendrait tête, à tous. Cette eau diabolique, qui lui volait son bien, son passé, ses heures de jeunesse, serait la malédiction du village. Ils l'avaient voulu, eh bien, ils l'auraient, un jour, le déluge vengeur !

"*Et toi, gentil maset, pleurait-il en secouant les bras. On t'a voué à la ruine...*" C'était dans ces murs qu'il avait vécu les instants de bonheur les plus fous. C'était là qu'il avait possédé Rosa ! A la barbe de tous. Ah ! Que les cerises étaient bonnes, ce printemps-là !

Mais le cerisier était mort. Ce n'était plus que ce squelette de bois noir qui se dressait au dessus de l'eau sacrilège. "*Putain ! Chienne puante ! Charogne d'eau ! Ils t'adorent, tous ! Tu ne leur apporteras que la ruine et la mort. Dieu m'en est témoin. Je les aurai prévenus. Noyer ce sol que mes ancêtres ont arrosé de leurs larmes et de leur sueur, ces murs qu'ils ont élevés pierre sur pierre, cette vigne que j'ai vu mon père planter... C'est une infamie qui se paiera un jour. On ne renie pas impunément sa terre !...*"

Spectacle hallucinant que ce vieil homme gesticulant sous la marée des nuages, prophète lançant ses imprécations à la face des eaux originelles. Mais là-bas, les villageois présents ne parvenait à saisir que des brides confuses de ce discours extravagant. Burlesque et dérisoire bravade devant une assistance partagée entre le rire et la pitié.

©Groupe de Recherches et d'Etudes du Clermontais (G.R.E.C.) : https://etudesheraultaises.fr (Tous droits réservés)

"*Ils arrivent... Ils arrivent...*" Mais ce n'étaient pas ceux qu'on attendait. C'étaient les MARCELIN, d'un mas proche, bûcherons, maçons et carriers tout à la fois, au besoin entrepreneurs de travaux avec leur engins mécaniques. Ils venaient, curieux, avec leur camion. Ils avaient de loin aperçu l'attroupement. Des malabars, des risque-tout. "*Un petit problème ?*" qu'ils font.

Le maire leur montre le détraqué prisonnier des eaux. "*On attend la barque des pompiers.*"

- *Une barque ?* (ça les fait rire.) *Elle va s'accrocher aux branchages noyés des ceps.*

Sans qu'on le leur demande, ils se sont élancés tout habillés. L'eau leur arrive à la ceinture, à la poitrine, aux épaules... Ils avancent toujours et se hissent sur le mur, agrippent le vieillard épuisé et le ramènent au bout de leurs bras tendus, tel un pantin désarticulé...

Marie LARBOIS s'est jetée sur son oncle dont elle baise les mains, les joues terreuses, les cheveux blancs. Le docteur du village est là, qui ajuste avec soin sa seringue. "*Ca va le calmer, dit-il. L'ambulance sera bientôt là.*"

Maintenant, c'est la sirène des pompiers qu'on entend. Ils amène leur barque. "*Merci, messieurs ! leur dit le maire. Grâce à Dieu, notre homme est hors de danger.*"

Depuis, les jours ont passé. Le soleil est revenu sur **Gorgelieu**.

L'intraitable, l'hystérique Odilon a été avec raison placé dans une maison de retraite spéciale. Marie LARBOIS lui rend de temps en temps visite. A ses dires, il y coule des jours paisibles. On veut la croire. Elle a pris possession du vieux mas et, toujours aussi active et entreprenante, elle s'est empressée d'aménager autour un terrain de camping.

Le lac bleu au milieu des terres rouges attire de nombreux estivants et touristes. Le maire répète à l'envie avec un contentement justifié : "*N'est-il pas beau, notre lac ? N'aurait-il pas été insensé de sacrifier les avantages du progrès aux larmes du passé ?*" Il ne peut se défaire pourtant du dernier regard que lui a jeté le vindicatif vieillard. Un regard chargé de menaces : "*Ne croyez pas avoir gagné. Les démons sortiront un jour du fond de votre lac.*"

Est-ce pour cela qu'on lui voit parfois l'air anxieux de quelqu'un sur le qui-vive, comme si la menace d'un sombre maléfice pesait sur sa personne ?

Jean PEYRÉ

N.D.L.R.

L'auteur ayant fait don à la bibliothèque du G.R.E.C. de deux de ses ouvrages, un compte rendu de l'œuvre de Jean PEYRÉ et, plus particulièrement, de ces deux livres sera publié sous la plume de Jacques MOLINIÉ, dans le premier bulletin de 1999.

©Groupe de Recherches et d'Etudes du Clermontais (G.R.E.C.) : https://etudesheraultaises.fr (Tous droits réservés)